

L'Exilé

21 décembre 1578 Solstice d'hiver

Le carrosse s'engouffra sous le portail monumental et emprunta l'allée qui menait au château. Le cocher arrêta les chevaux face à l'entrée principale. Aussitôt, deux ombres s'avancèrent munies de lampes à huile afin d'éclairer dans la nuit froide et sans lune le jeune voyageur qui descendit prudemment les marches en bois déposées par le postillon.

« *Suivez-moi mon garçon !* » dit une des deux personnes en se dirigeant vers la porte du château.

Ce que l'enfant perçut en premier lieu fut la gravité de la voix mêlée à une douceur naturelle. Une fois le seuil franchi, à la lueur vacillante des bougies, il réalisa que la seconde personne était un jeune homme à peine sorti de l'adolescence. Le vieil homme qui l'avait guidé se présenta :

« *Je suis Guy du Faur, Seigneur de Pibrac. Vous serez mon invité dans ce château pour une durée inconnue. Vous logerez dans l'aile Est de la bâtisse et vous ne devrez la quitter sous aucun prétexte. Vous ne côtoierez que Augier que voici - il se tourna vers le jeune homme - et moi-même. En mon absence, Augier sera votre unique compagnon. Il pourvoira à vos besoins.* »

Il ajouta :

« *Vous devez être fatigué par la route, Augier va vous conduire à votre chambre, vous installer et vous apporter un dîner léger. Nous nous reverrons demain. Bonne nuit mon garçon.* »

Pibrac s'apprêtait à quitter la pièce lorsque l'enfant, d'une voix ferme mais respectueuse, déclara :

« *Je m'appelle Charles, Monsieur.*

- *Très bien, Bonne nuit, Charles.* »

Pibrac s'éloigna en esquissant un sourire.

Augier conduisit le jeune garçon jusqu'à une chambre située dans une tourelle ronde aux épais murs de brique. Malgré le froid mordant de décembre, il régnait une relative douceur dans la pièce grâce à un feu de bois crépitant dans la cheminée. Augier remit une bûche dans le foyer et dit à Charles :

« *Avant de monter votre malle de voyage je vais vous porter un bouillon de légumes chaud.* »

Il quitta la pièce, laissant l'enfant admirer la riche décoration des murs et apprécier le moelleux du matelas de plumes recouvert d'une large courteline. La fatigue et la chaleur ambiante eurent raison de la faim qui le tenaillait et une agréable torpeur l'envahit. Lorsque Augier revint, l'enfant dormait déjà profondément, étendu en travers du lit.

Au même moment, Pibrac, dans son cabinet de travail, était pensif. Cet enfant dont la garde lui avait été imposée était un mystère ; pourtant son visage lui avait paru familier dès qu'il l'avait aperçu à la faible lueur des bougies.

Quelques semaines auparavant, au début du mois de novembre, le château avait connu un événement exceptionnel : Catherine de Médicis, mère du roi Henri III et de Marguerite de Navarre avait fait une halte à Pibrac. Guy du Faur, chancelier de la reine de Navarre, avait tenu à l'accueillir avec faste et la Reine mère avait fort apprécié le somptueux festin préparé en son honneur. Sa fille Marguerite, qui l'accompagnait dans son périple dans le Sud-Ouest, n'avait pu y assister en raison d'une mauvaise fièvre qui l'avait retenue à Toulouse.

Sitôt le repas terminé, Catherine de Médicis avait tenu à s'entretenir en toute discrétion avec le maître des lieux. Dans le Cabinet des Dames, elle avait pris la parole :

« *Pibrac, j'ai besoin de votre aide : dans quelques semaines, et pour une durée qu'il m'est impossible de vous préciser, vous recevrez un jeune garçon âgé de dix ans. Je vous demande de l'héberger ici même, à l'abri de tous les regards, à l'exception d'une personne de confiance qui devra veiller sur lui en votre absence. Personne ne devra se douter de sa présence.*

Vous recevrez régulièrement une somme conséquente qui vous permettra de pourvoir aux dépenses liées à son entretien et à son éducation. Son identité ne vous est d'aucune utilité mais sachez que cet enfant doit être éloigné de Paris et de la cour. Sa vie, et peut-être la vôtre, seraient menacées si quiconque apprenait son existence et le lieu où il séjourne. Je connais votre loyauté et je suis certaine que vous vous montrerez à la hauteur de cette mission. »

La reine se levait pour prendre congé lorsque Pibrac osa intervenir :

« Majesté, je suis extrêmement flatté de votre confiance et je me plierai à vos exigences. Toutefois, il m'est difficile de comprendre qu'un enfant si jeune ait à subir un pareil exil. Qu'a-t-il donc pu faire pour mériter ce châtement ? Le vieil homme que je suis ne sera pas en mesure de lui apporter les joies et les distractions dont on a besoin à son âge, il manquera cruellement de compagnon. Je ne pourrai être pour lui qu'un précepteur. Quel homme deviendra-t-il, privé de tout ce qui est nécessaire à l'épanouissement d'un enfant ? »

Catherine de Médicis le fixa sévèrement et reprit la parole :

« L'homme qu'il deviendra, Dieu seul le connaît ! A cet instant, ma seule préoccupation est qu'il vive, peu importe où et comment, mais il faut qu'il vive ! »

Sur ces mots, elle quitta la pièce.

Le lendemain, le cortège de carrosses s'ébranla, emportant la reine et son escorte. Lorsque Marguerite de Navarre, remise de sa fièvre, fut à son tour reçue dans le château quelques jours plus tard, personne n'aborda le sujet.

Vers la mi-décembre, un messenger de la cour remit à Pibrac un pli cacheté l'informant de l'arrivée imminente de l'enfant. Il avait éloigné sa famille sous un prétexte fallacieux et à présent, Charles était là, pour des semaines, voire des mois ou des années. Pibrac mesurait l'ampleur de sa mission. Il était désormais le seul responsable d'un enfant auquel la Reine mère attachait une importance cruciale.

Le lendemain matin, Pibrac reçut Charles dans son cabinet de travail, là même où il avait rédigé quelques années auparavant un recueil de quatrains fort apprécié dans le milieu littéraire. Il lui expliqua comment se dérouleraient ses journées au château et lui exposa ce qu'il lui serait permis de faire mais insista sur la défense formelle de quitter les parties du château qui lui étaient réservées. L'enfant opina de la tête à chaque nouvelle recommandation. Comme il semblait triste, Pibrac, qui avait congédié pour la journée l'ensemble de ses serviteurs, lui proposa de découvrir le château. Il le conduisit à travers les nombreuses pièces de sa demeure et la visite, malgré les températures hivernales, se termina par la mirande, une superbe galerie ouverte sur le paysage vallonné et les vignobles des alentours, un endroit d'où l'on pouvait voir sans être vu.

Le garçon demanda :

« Pourrai-je venir ici de temps en temps ? »

La réponse fut sans appel :

« Tu ne dois jamais t'y rendre seul ; Augier t'y accompagnera lorsque ma famille et mes serviteurs seront absents. »

Charles se dit que la restriction était en soi un consentement et il s'en réjouit.

C'est ainsi que la nouvelle vie de Charles débuta ; après l'étude du latin et des œuvres classiques anciennes le matin, un repas lui était servi dans sa chambre par Augier, les après-midi étaient consacrées à la lecture d'ouvrages variés, de Montaigne à Ronsard en passant par Rabelais. En début de soirée, lorsque le temps le permettait, Augier, avec maintes précautions, le conduisait dans son lieu favori, la mirande, où l'enfant pouvait jouir de la vue et respirer à pleins poumons l'air de la campagne pibracaise.

Les saisons passèrent, apportant chacune leur lot de petits plaisirs à cet enfant curieux de tout mais docile. La cohabitation se passait au mieux avec ses deux compagnons de vie.

A aucun moment Catherine de Médicis ne s'inquiéta de sa santé. C'était comme s'il n'existait pas, comme si sa vie n'importait à personne, alors pourquoi tant de secrets au sujet du précieux fardeau qu'elle avait confié à Pibrac ?

Ce dernier avait fini par s'attacher à Charles et remplissait son rôle de précepteur à la perfection. De son côté, Augier avait noué des liens fraternels avec Charles. L'aîné veillait consciencieusement sur le plus jeune et Charles, lorsqu'il comprit que Augier ne savait ni lire ni écrire entreprit de lui enseigner les bases de la langue française. Cela ne se faisait pas sans mal. Pourtant malgré les difficultés, il persévéraient, l'un à instruire l'autre à retenir.

Un soir de l'été 1581, juste avant que le soleil ne décline, Augier entra dans la chambre de Charles avec des airs de conspirateur. Pibrac avait quitté le château depuis une semaine et son retour n'était pas prévu avant plusieurs jours. Augier dit au jeune adolescent :
« *Suis-moi sans un bruit mais jure que tu ne diras rien au maître sinon mes oreilles vont chauffer et pire encore, je n'aurai peut-être plus le droit de te tenir compagnie.* »
Charles promit.

Pour la première fois depuis son arrivée au château, il sortit de la tour où il vivait reclus depuis deux ans et demi. Comme un jeune chien fou, il se mit à courir droit devant lui dans l'immense parc mais très vite il manqua de souffle et ses jambes peu entraînées à l'exercice le lâchèrent. Alors, il se laissa tomber dans la verdure, les bras en croix, un sourire radieux aux lèvres. Il n'avait jamais été aussi heureux.

À partir de ce jour et malgré toute l'affection et le respect qu'il avait pour Pibrac, il en vint à espérer son absence qui lui permettait de profiter pleinement de la nature environnante à la nuit tombée. Il trouvait refuge dans les recoins cachés formés par les taillis dont un surtout, non loin du grand portail, qui était devenu son antre secrète. Il y rêvait de l'homme libre qu'il deviendrait, des grandes choses qu'il accomplirait lors de voyages merveilleux à travers le monde.

Il aurait voulu se confier à Augier mais malgré leur proximité et parce qu'un halo de mystère l'entourait depuis sa naissance, il ne parvenait pas à s'épancher et ni Pibrac, ni ce grand frère d'adoption ne lui posaient de questions, conscients du secret qui pesait sur sa vie. Un jour pourtant, Charles lui ouvrit son cœur :

« *Tu as une famille toi, des parents, des sœurs, des frères qui t'aiment, moi je n'ai personne... Je suis « persona non grata », un indésirable, un pestiféré.* » Augier se trouva démuni par ce chagrin et ne sut que dire. Le lendemain, il n'y paraissait plus et la vie reprit son cours.

Quatre années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Charles à Pibrac. A bientôt quinze ans l'enfant était devenu un magnifique jeune homme avec ses cheveux bouclés d'un noir de jais, son regard intelligent et son port altier. Il avait rattrapé son ami en taille et leur complicité réjouissait Pibrac.

Le destin des trois hommes bascula durant l'hiver 1583.

Lors d'une sortie dans la mirande, Charles fut saisi par le froid glacial qui sévissait et tomba brutalement malade. Secoué par une mauvaise toux et en proie à une fièvre intense, il plongea dans un état de confusion inquiétant. Pibrac resta à son chevet, mais l'état de Charles s'aggravant rapidement, il envoya Augier chercher auprès de sa mère les tisanes et les herbes dont elle avait le secret. Il fit promettre à son jeune serviteur de ne pas divulguer à qui étaient destinés ces remèdes. Augier parcourut aussi vite qu'il le put la distance séparant le château de la ferme familiale et pria sa mère de lui préparer des tisanes sans lui donner plus de précisions.

Pendant ce temps, dans la chambre de Charles, l'angoisse de Pibrac augmentait. L'adolescent, de plus en plus agité, se mit à délirer :

« *Il faut prévenir ma mère, il faut lui dire que je suis son fils !* »

Pibrac tenta de l'apaiser.

« *Allons mon garçon, reste calme, j'ignore qui est ta mère et où elle demeure.*

- *Vous la connaissez pourtant, c'est Marguerite de Valois. Je vous en prie, il faut lui dire qu'elle a un fils !* »

Comme délivré d'un immense fardeau, le jeune homme ferma les yeux et s'endormit. Pibrac resta abasourdi par cette révélation. En une fraction de seconde tout s'éclaira : la beauté rayonnante de Charles, son élégance naturelle, tout lui venait de Marguerite de Valois

devenue à présent reine de Navarre par son mariage avec Henri de Navarre. L'identité de l'enfant, que Catherine de Médicis avait tue, sa volonté de le voir éloigné de la cour, tous les secrets qui l'entouraient résultaient de sa mystérieuse filiation.

Marguerite rebaptisée Margot par les médisants qui ne voyaient en elle qu'une souveraine aux mœurs légères avait donc eu un fils. Mais comment expliquer qu'elle n'en ait pas eu connaissance ? Cette question tint Pibrac éveillé jusqu'au petit matin.

Dès son retour, Augier fit avaler au jeune malade les décoctions préparées par sa mère et lui posa un emplâtre sur la poitrine destiné à calmer sa toux. Les soins furent renouvelés pendant plusieurs jours jusqu'à ce que la fièvre tombe et que Charles retrouve une respiration normale. Rassuré par l'amélioration de l'état de son protégé, Pibrac attendait impatiemment de pouvoir l'interroger sur ses origines et obtenir une réponse à la question qui le taraudait.

Quelques jours après sa guérison complète, Pibrac eut un entretien avec Charles, il était pressé de recueillir de sa bouche la vérité concernant sa naissance. Lorsqu'il aborda le sujet, l'adolescent éclata en sanglots :

« J'avais promis de ne jamais dévoiler le nom de celle qui m'a mis au monde, j'ai rompu mon serment, je finirai en enfer. » hocqueta ce dernier.

Pibrac le rassura :

« Tu sais que je ne trahirai jamais ton secret. Mais je dois comprendre pour quelle raison tu m'as été confié et quel danger te menace. Tu dois me raconter tout ce que tu sais au sujet de ta naissance. »

Charles entreprit de narrer son incroyable histoire.

« Ce que je sais, je le tiens de Madame d'Espinet qui prit soin de moi jusqu'à sa mort, quelques semaines avant mon départ pour votre demeure. C'est elle qui veilla sur ma mère durant sa grossesse et qui l'accoucha dans le plus grand secret à Amboise. Marguerite de Valois avait à peine quinze ans lorsqu'elle se retrouva enceinte. Elle était très jeune et la délivrance se passa fort mal. Elle perdit connaissance et ne vit pas son enfant naître, un enfant qu'elle n'avait d'ailleurs pas souhaité. Catherine de Médicis, sa mère, ordonna aussitôt à Olympe d'Espinet de cacher le nourrisson et d'annoncer à Marguerite que l'enfant était mort-né. On ne désobéit pas à Catherine de Médicis et Madame d'Espinet s'exécuta, consciente que ce mensonge terrible scellait son destin à tout jamais.

Ma mère effaça vite de sa mémoire le petit être qu'elle n'avait même pas pu serrer dans ses bras et la vie à la cour reprit ses droits. Un père inconnu, une mère ignorant mon existence : je n'étais pas le bienvenu dans ce monde. J'ai passé les dix premières années de ma vie en bord de Loire, à Vouvray, dans la maison de dame Olympe. Ma gouvernante était cultivée et j'ai bénéficié d'une éducation digne d'un enfant issu de la noblesse. A ses proches, elle me présentait comme un neveu orphelin qu'elle élevait par devoir. On s'apitoyait brièvement sur mon sort puis on m'oubliait aussitôt. J'étais un petit garçon solitaire, manquant cruellement de tendresse mais facile à élever et d'humeur aimable, selon Madame d'Espinet.

Les circonstances de sa disparition sont des plus troublantes : elle se savait condamnée par un grand mal et obtint une audience auprès de Catherine de Médicis, sans doute pour lui demander de me confier à une personne loyale et discrète, capable de garder le silence sur mon ascendance. J'ignore ce que la Reine mère lui répondit mais à son retour, Madame d'Espinet semblait soucieuse et elle rendit l'âme dans d'atroces souffrances peu de temps après. Sur son lit de mort, elle me dévoila le secret de ma naissance en me faisant jurer de n'en jamais rien dire. Sa disparition me peina énormément et la vérité sur mes origines me troubla au plus haut point. Étant donné sa proximité avec la reine Marguerite je pense qu'elle connaissait l'identité de mon père mais elle ne m'en a rien dit. Elle fut le seul témoin de ma venue au monde et peut-être redoutait-on en haut lieu qu'elle ne dévoile l'entière vérité. Je sais que Catherine de Médicis n'a jamais hésité à éliminer tous ceux qui s'opposaient à elle ou qui pouvaient contrecarrer ses plans politiques. Olympe d'Espinet représentait peut-être une menace qu'il fallait supprimer. »

Pibrac était resté figé durant le récit de Charles, il était effaré par ce qu'il découvrait.

La grande beauté et l'intelligence de Marguerite de Valois avaient certes attiré des prétendants illustres et elle avait accordé ses faveurs à certains d'entre eux mais la naissance d'un « bâtard » n'avait jamais été évoquée. Des rumeurs avaient circulé sur sa relation fusionnelle

voire incestueuse avec son frère Henri.

Se pouvait-il donc que Charles soit le fils caché du roi de France, Henri III et juste un pion sur l'échiquier politique de celle qui oeuvrait dans l'ombre, Catherine de Médicis ? La situation cahotique du royaume pourrait faire un jour de cet enfant, bien qu'illégitime, le dernier roi de la dynastie des Valois à régner, un roi catholique. Il constituait un risque pour les protestants qui souhaitaient imposer leur religion. Catherine de Médicis l'avait compris et l'avait mis à l'abri. Pour rester en vie, Charles devait donc disparaître et aller là où on ne le retrouverait jamais. Le poids de sa responsabilité concernant le futur de son protégé pesait lourdement sur les épaules de Pibrac. Il se sentait vieux et démuné. Pourtant, sa clairvoyance toujours intacte lui fit entrevoir la seule solution appropriée.

Quelques jours plus tard, il fit venir Augier dans son cabinet de travail pour lui divulguer la mission délicate qu'il souhaitait lui confier.

« Je ne serai bientôt plus en mesure de protéger ton ami contre le grand danger qu'il court s'il reste ici. Je suis malade et fatigué, je dois retourner au plus vite à Paris afin de mettre un terme à mes charges de parlementaire. Lorsque j'aurai quitté ce monde, Charles ne sera plus en sécurité. Il doit s'éloigner de la France et je compte sur toi pour l'accompagner dans le voyage qui le mènera vers un avenir plus serein. Tu recevras la somme nécessaire pour te permettre de subvenir à vos besoins lors de votre périple et de t'établir confortablement à ton retour.

- Je suis prêt à partir quand vous le souhaitez, Monsieur, et je vous remercie pour votre aide financière. Ma famille a de lointains cousins dans la vallée du Vallespir, en territoire espagnol. Là-bas, le soleil rend la terre bonne pour le raisin et le vin. J'aurai peut-être de quoi acheter un lopin de terre pour y cultiver la vigne et Charles pourra lui aussi s'installer. Avec son instruction, je suis sûr qu'il trouvera un bon métier. »

Pibrac approuva cette idée et décida aussitôt de régler ses affaires à Toulouse et de prendre la route pour la capitale. Il lui fallut moins de deux semaines pour organiser son départ et celui des deux garçons. Afin de mettre Charles définitivement à l'abri, il avait prévu d'annoncer à la Reine mère que celui-ci avait été emporté par la dysenterie.

Au premier jour du printemps, il quitta le château non sans avoir fait maintes recommandations à ses deux protégés qu'il savait ne plus revoir. Sa peine était immense autant que celle de Charles et d'Augier qui perdaient un mentor affable et généreux.

Pourtant, la fougue de la jeunesse l'emporta et ils furent prêts à partir en deux jours seulement.

Augier passa une dernière soirée auprès de sa famille et Charles se rendit une ultime fois dans un endroit du parc connu de lui seul. Il en revint apaisé et serein.

Dès l'aube, ils prirent la route.

Pibrac quitta ce monde peu de temps après son arrivée à Paris, trop tôt pour savoir ce qu'ils étaient devenus.

Aucun historien ne fait mention de celui qui aurait pu être le dernier des Valois à régner sur la France. A-t-il seulement existé ?

Si vous êtes curieux, allez donc flâner dans le parc du château de Pibrac. Sous un entrelacs de ronces, non loin du portail Henri IV, vous trouverez une pierre sur laquelle on a gravé en latin :

« persona non grata ... sed libra »

que l'on peut traduire ainsi :

« indésirable ... mais libre » ;

on devine à peine la signature : *Charles.*

